

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

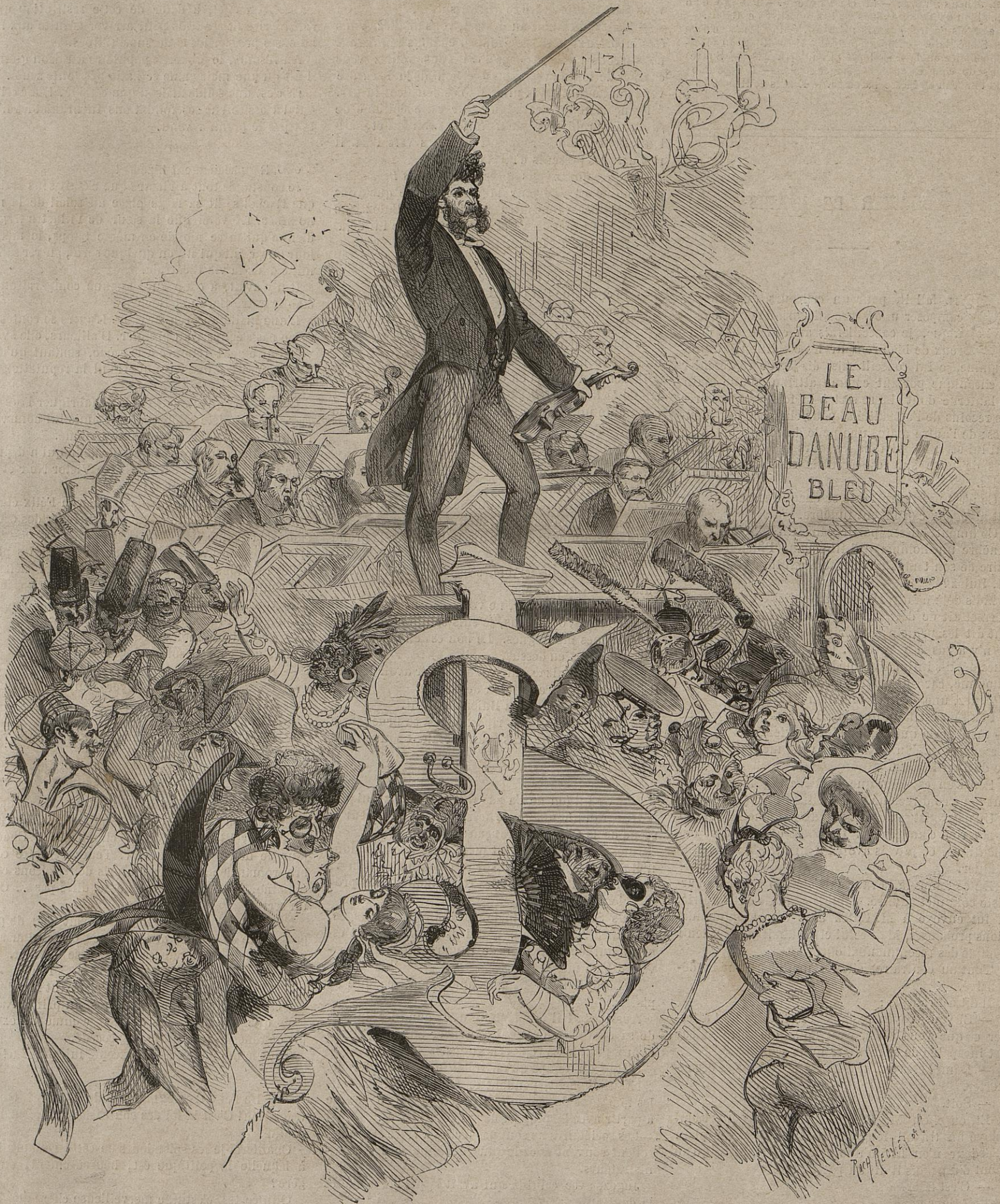
BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21^e Année, N^o 1032 — 20 Janv. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

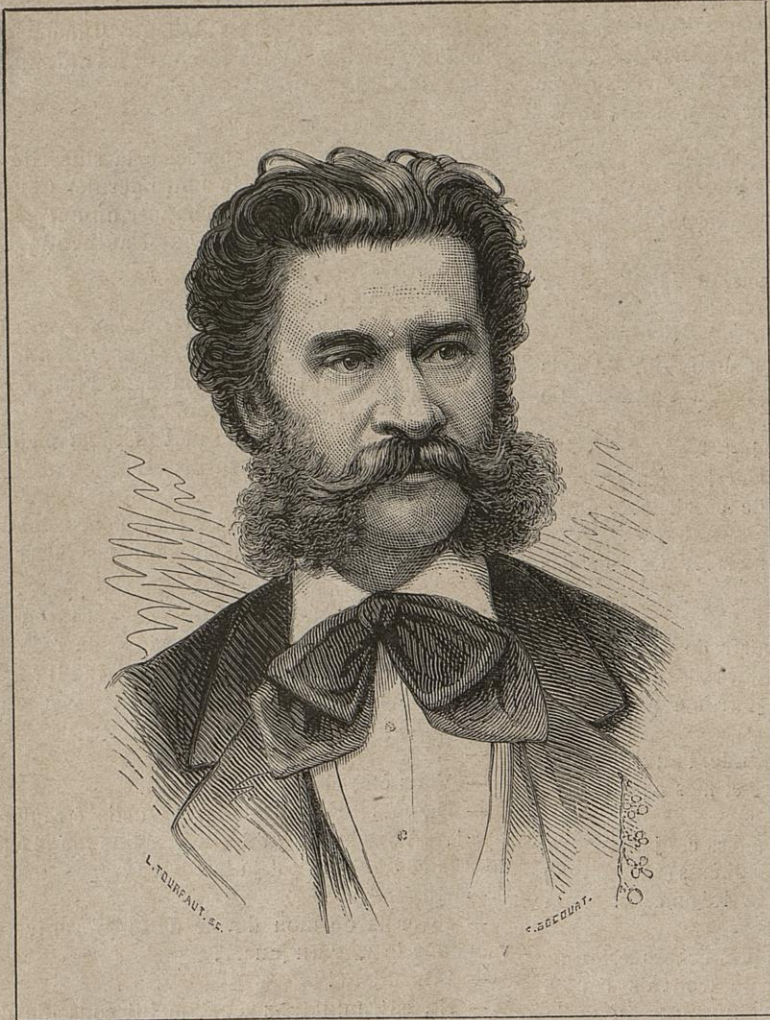
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



LE PREMIER BAL MASQUÉ AU GRAND OPÉRA. — L'ORCHESTRE.

Nous promettons à nos Lecteurs une SURPRISE dans un de nos prochains numéros.



M. JOHANN STRAUSS, Compositeur autrichien.
(Phot. Cleringer.)



M. OLIVIER MÉTRA, Compositeur français.
(Phot. Pierre Petit)



ROUMANIE. — Passage d'un batallon de chasseurs dans le bas quartier de Galatz. — (Dessin de M. Vuillier, d'après le croquis de M. Schonberg, notre coorespondant.)



RONDEAU

Monsieur Roucher a fait les Mois,
 Qui passent pour un beau poème;
 Il a décrit surtout les bois;
 Je veux être moins villageois.
 Moi, mes Mois, francs de tels émois,
 Diront à la truie: Je t'aime!
 Je chanterai les petits pois...
 Ce n'était pas votre système,
 Monsieur Roucher!

En janvier, je dirai les Rois,
 La poularde, sauce suprême.
 Et les vignobles champenois,
 Semblables à des feux grégeois.
 On vous oubliera quand même,
 Monsieur Roucher!

CHARLES MONSELET.



NOS GRAVURES

Les Bals de l'Opéra

On les croyait enterrées sous les décombres de la rue Le Peletier, ces fêtes essentiellement parisiennes, et les poètes avaient vu s'évanouir, avec les dernières étincelles de l'incendie, les derniers regards des dominos masqués; avec les dernières fumées, les dernières sarabandes de danseurs grotesques. Nous avons rêvé nous-même une belle page allégorique évoquant, au milieu des ruines fumantes, toutes ces silhouettes du plaisir et de la folie s'envolant en spirales autour des ombres graves de Mozart, Rossini, Meyerbeer, Halévy, Auber, et de tous ces génies de l'art musical debout sur les portiques chancelants autour desquels se seraient groupées dans toutes les attitudes les immortelles figures créées par leur imagination. Mais nous n'avons plus à peindre des revenants, et le bal de samedi nous a ramené à dix années en arrière; nous avons retrouvé dans le magnifique palais de M. Garnier la même foule bariolée et animée, le même entrain dans les quadrilles échevelés et dans les valse tourbillonnantes.

Bref, nous qui ne faisons pas partie des *gens qui s'amuse*nt, et qui nous sommes toujours mortellement ennuyé dans ces cohues très-mêlées, nous devons avouer que notre curiosité, cette fois, n'a pas été déçue. C'est un spectacle vraiment féérique que cette immense salle décorée avec une richesse inouïe, éclairée à profusion, garnie de spectateurs du bas au faite, où se meut, aux accords d'une musique entraînante, la foule bizarre d'habits noirs parsemée des plus singuliers travestissements.

M. Morin a saisi au vol quelques-uns de ces types et les a groupés dans notre dessin d'en tête autour de la silhouette si originale de Strauss, qui a partagé avec Olivier Métra les honneurs de la soirée. Mais comme tout le monde ne peut assister à ces bals, que M. Prudhomme réprouve, quoi qu'il en ait grande envie, nous y ferons pénétrer notre public avec ce dernier au moyen du *Monde illustré*. Qu'il n'aille pas nous accuser d'encourager ces *saturnales*; il va sans dire que nous n'envisageons cela qu'au point de vue pittoresque, et nous manquerions à toutes nos traditions si nous ne mettions sous les yeux de nos lecteurs prévenus cette mise en scène vraiment extraordinaire. Et maintenant prépare qui voudra un loup et un domino.

EDDEY.

Johann Strauss (de Vienne)

L'ARTISTE dont nous publions le portrait est l'aîné des fils de ce Jean Strauss, dont Berlioz parle avec tant d'enthousiasme dans ses *Mémoires*, et, quoique montrant dès son jeune âge de grandes dispositions pour son art, il eut à combattre la volonté de son père, qui rêvait pour lui une autre carrière. Cette vocation contrariée fut l'origine d'une brouille, qui heureusement ne dura pas, mais qui permit au jeune Johann de connaître, avec les premiers déboires de la vie d'artiste, les premiers enthousiasmes et les enivrants succès. Doué d'un physique sympathique, d'une nature impressionnable et nerveuse, d'un entrain irrésistible, d'une fécondité intarissable, d'une distinction native qui le faisait rechercher des plus grandes maisons, il conquiert, encore jeune, une situation exceptionnelle; et l'on put s'écrier, à la mort du roi de la valse Johann I^{er}, comme à celle des rois héréditaires: « Johann est mort! vive Johann! » Il faudrait un supplément au *Monde illustré* pour publier seulement le titre des ouvrages sortis de cette plume alerte et brillante. Que de cœurs ont palpité dans l'énervement de valse qui s'appellent le *Beau Danube*, la *Vie d'artiste*, les *Mille et une Nuits*, les *Feuilles du matin*, etc., et combien d'imaginaires ont trotté sur le rythme à trois temps de ces poèmes dansants! Tant de facultés ne pouvaient être limitées dans les rythmes de la danse, quelque essor que le génie inventif de Strauss leur ait donné, et le théâtre le tenta. Du premier coup, il réussit, et nous aurons peu à peu l'écho bruyant de tous ces succès viennois qui se sont appelés là-bas: *Chauve-Souris*, *Cagliostro*, *Mathusalem*; nous

en avons eu déjà un charmant échantillon dans cette *Reine Indigo*, pétillante d'esprit et d'originalité, où M^{lle} Zulma Bouffar se montre si souple chanteuse, si fine comédienne.

Aujourd'hui Johann Strauss, cédant à de pressantes sollicitations, a accepté de diriger au bal de l'Opéra quelques-unes de ses œuvres, et rien n'a pu rompre leur charme, ni la composition d'un orchestre antipathique à son genre d'instrumentation, ni même le peu d'enthousiasme d'instrumentistes qui semblent ignorer les lois les plus élémentaires de l'hospitalité française. C'est dans d'autres conditions que nous aurons l'occasion d'acclamer le grand artiste à l'Exposition de 1878, devant une foule moins tapageuse et avec un orchestre mieux stylé. On pourra en avoir d'ailleurs un avant-goût au premier bal de la présidence, où Strauss a accepté avec empressement l'invitation qui lui a été faite de diriger un orchestre qu'il choisira lui-même.

Olivier Métra

LE succès a consacré le nom d'Olivier Métra comme chef d'orchestre et compositeur de musique de danse, et, quoique procédant par des moyens très-différents de ceux de Strauss, il arrive à de puissants effets, à d'entraînantes sonorités qui donnent à ses valse, à ses quadrilles, à ses polkas, une force dansante irrésistible. Quand il attaque un de ses morceaux, ce n'est pas « l'invitation à la danse » qu'il va jouer, c'est « l'excitation à la danse », et il faut tourbillonner dans les valse ou s'écheveler dans les cavaliers seuls des quadrilles les plus désarçonnants.

Métra a fait de bonnes études musicales au Conservatoire, et c'est poussé par l'invincible nécessité des grands effets d'ensemble qu'il a dû renoncer à toutes les délicatesses, à toutes les roqueries des orchestrations finement ciselées, et qu'il serait fort apte à faire cependant, pour rechercher les sonorités tumultueuses qui doivent dominer les joyeuses clameurs des foules dansantes.

Après avoir dirigé des orchestres de bals divers avec succès, après avoir créé un répertoire célèbre, écrit des valse que les marteaux de tous les pianos de la terre ont battues à *touche-que-veux-tu*, le populaire artiste a prêté son concours au succès d'une sorte d'Alhambra très en vogue et écrit pour les Folies-Bergère une quantité de ballets où il peut se montrer à l'aise et parfois sous un jour tout nouveau, avec des échappées de poésie, comme dans le ballet des *Almées*, par exemple. Filleul du directeur de l'Opéra, ses liens de famille, autant que ses succès d'artiste, le désignaient pour succéder au Strauss (de Paris) qui avait déposé, après tant de victoires dansantes, l'archet de commandement de l'orchestre des bals. Par droit d'hérédité, on peut le dire, et par droit de conquête, ce sceptre lui appartenait; il le gardera désormais et contribuera à rendre à ces bals célèbres leur entrain et leur splendeur d'autrefois.

Les Mois gastronomiques

JANVIER

GIAKOMELLI a peint les petits oiseaux et Coppée a traduit leurs chants joyeux ou mélancoliques dans les diverses phases de l'année disparue, pour le plus grand plaisir de nos abonnés qui les ont applaudis; nous venons donc chanter une note nouvelle; l'idylle s'est faite vaudeville, et Monsélet, ce Français né malin, trouvera largement dans chaque saison à fêter les doux produits de la nature. On s'en rapportera à Edmond Morin pour bien dresser les plats de son chef, les saupoudrant et les ornant de tout son esprit.

Voyez plutôt sa gracieuse composition de janvier, où le festin des rois et la traditionnelle galette ont gardé le sceptre. Ce curieux défilé de tous les âges apportant leur gâteau au prosaïque dîner moderne que l'habile artiste a opposé au superbe tableau de Jordaëns, *le Roi boit*, de notre galerie du Louvre, est une spirituelle trouvaille qui sera comprise de tous: le passé dans le présent! Puissent ces présents mois ne pas faire regretter les mois passés!

Roumanie

DANS nos précédents numéros, nous avons déjà donné les différents types de l'armée roumaine. Notre gravure d'aujourd'hui représente l'aspect offert par un bataillon de chasseurs traversant le bas quartier de Galatz. Le costume de ces soldats est assez pittoresque avec leurs chapeaux à larges bords retroussés sur le côté. Enveloppés dans leurs larges capotes gris clair, ils pataugent dans l'épaisse couche de boue qui tient lieu de macadam dans les villes de l'Orient. Les soldats, le tambour sous le bras ou le fusil à l'épaule, marchent embourbés jusqu'à la cheville, pendant qu'un jeune officier, un frais échappé sans doute de l'Académie de Bucharest, s'efforce de conserver ses hautes bottes vierges de toute souillure, en suivant les grosses pierres qui remplacent les trottoirs à Galatz.

PINEL

Médecin en chef de la Salpêtrière en 1793

Tableau de M. Tony Robert-Fleury

Les fers tombaient partout... Ce vent de liberté
Qui renversait alors les rois et les bastilles,
De la Salpêtrière, un jour, franchit les grilles
Au nom de la science et de l'humanité.

Là, grouillait, se tordait, furieux, hébété,
Tout un peuple inconnu de folles en guenilles.
Des chaînes qui liaient ces malheureuses filles
Un vieux docteur comprit enfin l'atrocité.

« Que l'on cesse, — dit-il, — ce traitement infâm !
« Les tortures du corps ne font qu'irriter l'âme,
« Et loin de l'apaiser, augmentent son courroux. »

— Femmes et nations ont leurs jours de démence :
Pour calmer les esprits, douceur, bonté, clémence
Sont remèdes plus sûrs que chaînes et verrous.

ADRIEN DÉZAMV.

(Extrait de l'album du Salon de 1876 en photographures édité par la maison Goupil.)

Incident Anglo-Chinois

NOUS recevons la lettre suivante en même temps que les deux aquarelles reproduites ici, de notre habile correspondant, lieutenant de vaisseau à bord du *Péi-Ho* :

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous adresser deux croquis au sujet des derniers événements qui ont eu lieu en Chine.

L'un de ces croquis représente le départ de S. E. sir Thomas-Francis Wades, ministre plénipotentiaire de l'Angleterre en Chine, au moment où ce diplomate s'embarque à Hong-Kong sur le paquebot français, le *Péi-Ho*, de la Compagnie des Messageries maritimes. Quatre frégates anglaises le saluent par une salve d'artillerie et les hommes sont rangés sur les vergues de ces bâtiments.

Le second croquis donne l'aspect d'une rue de Shanghai (Chine) au coin de laquelle est affichée la proclamation de l'empereur du Céleste-Empire, donnant l'exposé de la convention passée avec sir Wades représentant l'Angleterre, convention par laquelle l'empereur de la Chine indemnise la famille de sir Margary, qui fut assassiné par les Chinois, et révisé en faveur de l'Angleterre les chiffres de plusieurs taxes sur les marchandises anglaises importées en Chine.

Cette convention a été passée à Che-Foo, entre M. Wades et le premier ministre Li-Hung-Chang. M. Wades, arrivé en Chine, il y a plus de vingt années, en qualité de chancelier d'ambassade, ministre plénipotentiaire depuis six ans, sans avoir presque jamais quitté ce pays, est un des rares exemples d'un ministre plénipotentiaire arrivé à ce poste sans appartenir à la diplomatie directe. M. Wades, possède admirablement le langage chinois, si difficile à apprendre pour les Européens. Il vient en Angleterre rendre compte de sa mission lors de la dernière entrevue de Che-Foo.

Veuillez agréer, etc...

L. FRAGER.



PINEL, Médecin en chef de la Salpêtrière en 1793.
Tableau de M. Tony Robert-Fleury. — Dessin de M. Félix, d'après la photographie de la maison Goupil.



INCIDENT ANGLO-CHINOIS. — Embarquement à Hong-Kong, à bord du paquebot français le *Péi-Ho*, de S. E. sir Francis Wades, ministre plénipotentiaire de l'Angleterre.
(Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. L. Frager, notre correspondant.)

Celle-ci sauta de son grabat pour fuir, mais se jeta dans les jambes de son père, qui trébucha, tomba et jura.

— Ah! coquine, tu veux m'casser les jambes pour m'empêcher de t'appliquer la volée que tu mérites!... Tiens!

On entendit un coup sourd et un cri

— Grâce, papa, je ne le ferai plus!

Et les coups continuaient à pleuvoir, et les supplications de la petite victime devenaient désespérées et navrantes.

— Tu finiras de crier, peut-être?... Non? Tiens, tiens encore! En as-tu assez?

— Grâce, père, grâce, grâce!... Oh! maman!

Il l'eût tuée.

Deux agents, requis par le vieillard qui avait involontairement exposé Louïsette aux mauvais traitements de son père en le forçant à lui ouvrir, vinrent pour mettre fin à cette scène.

— Au nom de la loi, ouvrez!

— J'suis maître chez moi; j'ouvre pas.

Et cette intervention de la police, portant au paroxysme son ivresse furieuse, il continuait à frapper, et la fillette épuisée n'appelait plus; elle râlait.

D'un vigoureux effort, les agents firent céder la porte, et ce ne fut pas sans peine qu'ils purent se rendre maîtres de ce forcené.

Evidemment, Moutard avait une dent contre l'ivrogne, car, au moment où on l'emmenait, il lui sauta aux jambes et le mordit profondément.

On conduisit au poste ce mauvais père, et l'un des agents y transporta, dans ses bras, la pauvre Louïsette évanouie.

Elle avait au front une large ecchymose; la lèvre supérieure était fendue, deux dents étaient brisées; elle était couverte de sang.

Enfermé au poste, seul dans un violon, le père s'endormit profondément pendant qu'on prodiguait à l'enfant les premiers soins que réclamait son état.

Après l'avoir pansée et réchauffée au poêle, les agents de garde lui firent par terre, avec leurs manteaux, un lit plus moelleux certainement que celui auquel Louïsette était habituée, et elle s'endormit à son tour.

Quand une nouvelle brigade vint pour relever celle de la nuit, arrivants et partants échangèrent leurs souhaits de nouvel an, après quoi ceux-ci mirent ceux-là au courant des affaires de leur service.

— Qu'est-ce que cette petite fillette? demanda le sous-brigadier.

L'histoire, consignée brièvement au rapport, fut racontée en détail.

— Elle a de tristes étrennes, la pauvre, dit un vieil agent; elle est pourtant bien gentille, ma parole.

— J'crois qu'elle n'est guère habituée à en avoir d'autres, répartit un de ceux qui avaient opéré l'arrestation. Avec un *ostrogot* comme monsieur son papa, elle doit recevoir plus de horions que de caresses, plus de gros mots que de bonbons.

— Ça n'a pas tant seulement de quoi couvrir son petit corps, ajouta un troisième.

Il y eut un instant de silence... de réflexion.

Un tout jeune agent dit tout à coup:

— Je pense à quelque chose, camarades; si, au lieu de nous offrir, comme c'est l'usage au premier de l'an, la petite goutte de l'amitié, nous faisons entre nous une collecte pour la fillette?

— Eh! mais, il a raison, répondirent avec un touchant élan tous les agents.

— Faites donc ça, brigadier.

Le brigadier prit son képi, le tendit à chacun; presque tous donnèrent, on compta; il y avait 12 fr. 50.

Mais que fallait-il acheter?

— Une robe, dit l'un.

— De bons bas et des souliers chauds, dit l'autre.

— Une capeline.

— Heu! faudrait bien renouveler tout le trousseau, grommela le vieux sous-brigadier en jetant un coup d'œil sur les haillons de l'enfant.

— Des étrennes utiles, certainement c'est utile, observa sentencieusement un agent en bourgeois qui faisait les fonctions de secrétaire-rédacteur du poste; mais aussi des étrennes agréables c'est agréable, et les enfants préfèrent l'agréable à l'utile.

— Oui, dit le grave brigadier, mais l'utile et l'agréable, ce serait encore mieux.

— C'est vrai, mon brigadier, reprit le secrétaire, mais avec 12 fr. 50 on n'achète pas le Pérou.

— Et mais, pourquoi acheter? répartit un des agents qui n'avait jusqu'alors desserré ni les dents ni... les cordons de sa bourse. — Moi, j'ai pas pu mettre à la collecte, parce que, vous le savez bien, j'en ai cinq comme cette pauvre mignonne à qui il faut que je donne pas mal de choses toute l'année. Mais ma petite cadette est à peu près de l'âge de celle-ci, et ma femme trouvera bien une robe qui lui aille.

— Si ce n'est que ça, reprit un autre, il y a à la maison des chemises de ma pauvre petite défunte, j'vais aller en chercher deux.

— Oh! bien, dit un troisième, des bas et des gauloches de mon garçon pourront bien chauffer les *petons* de la fillette.

— Eh mais! avec tout ça, elle serait joliment nippée, dit joyeusement le brigadier. Voyons, les enfants, allez chercher le costume et revenez vite, parce que faut pas que le service en souffre, vous savez.

Une demi-heure plus tard, la femme d'un de ces braves agents remplaçait les haillons de la pauvre Louïsette par de bons vêtements un peu disparates, mais bien propres et bien chauds. Un autre agent s'était fait accompagner de sa fille, laquelle avait choisi parmi ses jouets une jolie poupée qu'elle voulait offrir elle-même à l'enfant pauvre dont son père lui avait raconté la triste nuit de ce jour de l'an.

Plus surprise qu'heureuse, Louïsette demanda où était son père et supplia pour qu'on la conduisit auprès de lui.

On l'éveilla et on l'amena auprès d'elle. Avec une indignation qui n'était pas simulée, le brigadier reprocha à ce « père dénaturé » son indigne conduite, la brutalité avec laquelle il avait traité une malheureuse enfant, et lui annonça qu'il payerait cher, devant la justice, et ses sévices sur sa fille, et sa résistance aux agents.

Le père ne répondit pas. Les yeux baissés, mais secs, il écoutait les durs reproches qu'on lui adressait, et quand Louïsette s'approcha de lui en disant: « — Papa, je te souhaite une bonne année », il jeta sur elle un regard plein de désespoir et d'amertume et répondit avec un soupir:

— Ah! elle commence bien encore, celle-là!

Il s'assit sur un banc et demeura silencieux, comme plongé dans de douloureuses réflexions, tandis que Louïsette, debout près de lui et muette aussi, le regardait avec affection et tristesse.

Vers huit heures et demie, le brigadier donna l'ordre de conduire au bureau du commissaire de police « le nommé C... et sa fille Louïsette. »

Le père Migeon, accompagné du chien Moutard, y arrivaient en même temps et pendant que le premier jetait au père un coup d'œil irrité, le second vint lécher la main de l'enfant.

Les termes du rapport étaient sévères, et le magistrat eût bien vite prononcé l'envoi au Dépôt de ce père « ivrogne et brutal », si la victime de ses violences n'en eût elle-même demandé le pardon:

— Il ne le fera plus, monsieur le commissaire, c'est parce qu'il avait un peu bu; il m'aime bien; mais depuis que maman est morte, il a beaucoup de chagrin, et, comme je suis rentrée bien tard, il m'a corrigée; mais je serai bien sage et il ne le fera plus; n'est-ce pas, papa, que tu ne le feras plus? dis-le à M. le commissaire, pour ne plus aller au poste.

Le commissaire examinait l'attitude du père. Il remarqua, au moment où Louïsette évoquait le souvenir de sa mère, que deux larmes roulaient sur ses joues caves.

— Eh bien, C..., vous ne répondez rien? Vous n'avez donc pas du tout d'affection pour votre enfant?

Pour la première fois, C... leva les yeux; le commissaire y lut, avec autant de perspicacité que de promptitude, toute l'histoire de ce malheureux père. Il l'encouragea par quelques bonnes paroles et lui demanda comment il en était arrivé à un si profond oubli de tous ses devoirs.

D'une voix tremblante, pleine de sincérité et de douleur, C... répondit:

— Nous étions heureux, bien heureux; j'aimais sincèrement ma femme et ma... Louïsette, que

voilà. Je travaillais avec courage, jamais je n'allai chez le marchand de vin. Il y a dix-huit mois, la mère tomba malade; pendant deux mois, je la soignai moi-même, ne travaillant pas et engageant au Mont-de-Piété tout ce que nous avions pour payer le médecin et les drogues. Elle est morte; alors j'ai pris tout en dégoût, le travail, la vie et la petite. Pour m'étourdir, je suis allé boire avec les camarades et mon patron m'a renvoyé parce que j'étais souvent saoul. Louïsette demandait du pain; je n'avais plus d'argent même pour du vin et je me suis mis à l'absinthe; ça grise mieux et ça tue plus vite. Hier, j'ai gagné quelques sous à faire des courses, je les ai bus en absinthe, et voilà comment j'ai fait les folies et les horreurs que vous dites.

Prenant la parole, sans y être invité, le père Migeon commença par faire l'éloge de la petite Louïsette, puis, accablant de reproches le père, il termina en plaidant, en des termes pleins d'une sensibilité honnête et naïve, les circonstances atténuantes.

Le commissaire avait écouté avec attention, même avec intérêt. Son secrétaire intervint et raconta la scène touchante qui s'était passée au poste. Le magistrat était ému.

Il appela Louïsette, la regarda fixement et lui dit:

— Je veux te donner des étrennes, moi aussi. Que préfères-tu, que je te rende ton papa, ou que je t'envoie dans une belle maison où tu seras bien soignée, jamais battue, bien nourrie, bien habillée; choisis?

L'enfant tourna ses deux grands yeux humides vers son père et, les reportant vers le commissaire:

— Oh! rendez-moi mon papa; je l'aimerais bien et il ne sera plus méchant.

Et des sanglots étouffèrent sa voix.

— Eh bien, soit, je te rends ton papa, mais à une condition.... vous entendez, C..., c'est que vous vous jurerez de vous remettre courageusement au travail. Si vous continuez à vivre comme vous le faites, votre femme vous maudirait de là-haut et votre enfant vous mépriserait ici-bas.

— Je suis ancien soldat, répondit C... avec dignité, je puis faire un honnête agent de la paix. Je nous jure, monsieur le commissaire que, si vous vouliez bien me faire admettre comme tel, vous n'auriez qu'à vous louer de m'avoir aidé à sortir de la misère et du découragement où je suis.

— Je ne demande qu'à vous croire et si votre récit est exact, votre passé honorable et votre repentir sincère, je vous promets mon appui pour tâcher de vous faire incorporer dans le corps de ces hommes honnêtes et braves dont vous avez pu, ce matin, apprécier l'humanité et le noble cœur. Venez me voir demain, apportez-moi votre livret et vos états de service, et croyez qu'il ne dépendra pas de moi que l'année qui commence ne soit pour vous vraiment bonne.

Les agents qui avaient amené C... embrassèrent Louïsette et lui remirent les 12 fr. 50 de la collecte faite pour elle.

Elle refusait et son père aussi.

— Allons donc, c'est un simple prêt que vous nous rendez quand vous serez notre collègue.

Comment refuser une chose ainsi offerte?

C... et Louïsette, le père Migeon et Moutard, tous la joie au cœur, regagnèrent leur demeure.

La mère Migeon, à laquelle on eut quelque peine à faire absoudre son voisin, eut bientôt préparé un déjeuner confortable, payé avec une partie de la collecte, et point n'est besoin de dire qu'au repas il y eut autant de réserve que de gaieté.

Moutard, dont la toilette était plus que négligée, et qui, d'ailleurs, craignait C..., était resté dans la cour; au dessert, Louïsette l'appela et C... lui offrit un os encore confortablement garni.

Moutard dut se demander s'il ne rêvait pas. Il est de fait que, depuis la veille, les choses avaient beaucoup changé.

Après tout, il avait bien quelques droits à partager les étrennes de Louïsette.

COURRIER DU PALAIS

Les donations. — Les belles promesses. — Ce que devient le paradis promis. — La fille séquestrée. — Une furie de seize ans. — Il était temps. — Le châtimement. — Un chœur désagréable pour l'impresario. — Poésie imitée d'une assignation. — Triomphe de la prose. — Dernier chœur!

La désignation de la commune, le nom ou hameau où se sont passés les faits importe peu; dans les campagnes, soit au nord, soit au midi, soit à l'est ou à l'ouest de la France, c'est toujours la même chose. Le vieillard fatigué par un travail assidu, le parent impotent, faible de corps ou d'esprit, aspire au repos, à la tranquillité; il est sollicité par un fils, par une fille, par un neveu, par un collatéral plus jeune, plus actif, qui fera valoir le petit bien de la famille, et qui offre en échange les plus brillantes promesses, et on se transporte un beau jour dans l'étude du notaire pour authentifier ce pacte gracieux. Mon Dieu! vous pouvez désormais vous endormir tranquille, bon père, bon aïeul, bon cousin; on s'engage à vous loger dans la meilleure chambre de votre maison, à vous donner tous les soins que comporte votre âge ou votre état, vous irez et vous viendrez à votre aise, à votre gré, dans vos champs; on vous laissera gronder, grogner, critiquer; un sourire de bienveillante affection encouragera jusqu'aux essais de travail que tentera votre main devenue débile, qu'imaginera votre expérience un peu arriérée. — Vous aurez la bonne place à table; on écouterait avec déférence vos bavardages séniles; votre linge sera blanchi, repris, vos habits seront chauds l'hiver et la cheminée vous gardera son meilleur coin; vous n'aurez plus qu'à vous laisser vivre et vous vous éteindrez paisiblement, à votre heure, en pressant des mains amies, en sentant battre des cœurs dévoués!...

Voilà ce que l'on vous a dit et répété pendant un an, pendant deux ans, et le contrat d'abandon de vos biens que vous signez répète la même chose, mais en style de notaire. Eh bien, non! pour l'amour de Dieu, pour l'amour de vous-même, pour l'amour de ceux que vous allez enrichir, par respect pour cette conscience humaine que font pleurer amèrement les injustices et les crimes, ne signez pas! ne signez pas!

Vous savez cela mieux que moi, mieux que tout le monde, vous, notaires de campagne; ne rédigez plus de ces infernales donations; refusez, refusez hardiment, absolument! Cent débats devant les tribunaux civils, mille poursuites devant les tribunaux correctionnels, et surtout devant les cours d'assises, ont dû vous éclairer; vous pouvez prévoir que, dès le lendemain de la signature, le donataire qui, jusqu'à un certain point, peut avoir promis de bonne foi, va considérer le don comme une restitution, la propriété donnée comme son patrimoine propre, ses engagements comme une lourde charge, et le donateur comme un ennemi!

Vous faut-il encore un exemple? Eh bien, la cour d'assises de la Manche va vous le fournir, et si, au lieu d'une chronique, nécessairement limitée, j'écrivais un livre, je pourrais vous présenter au moins un exemple par semaine. La veuve Onfroy avait un fils et une fille; cette dernière était faible d'esprit, mais douce, inoffensive, affectueuse et laborieuse. Prosper était un bon cultivateur, robuste et actif; il se maria et devint père de famille; Céleste resta fille; mais, quoique les paysans ne soient pas tendres, tout le monde l'aimait et lui rendait justice. En 1869, la veuve Onfroy fit en faveur de ses deux enfants une donation de la nu-proprété de ses biens et, le même jour, Céleste, alors majeure, fit donation de sa part à son frère aîné, qui prenait l'engagement de la nourrir, de la vêtir, de la loger, de pourvoir largement à tous ses besoins, faute de quoi il devait lui payer une rente viagère de 150 francs par an. Avec 150 francs de rente, une fille de campagne qui file et qui n'est pas trop maladroite peut vivre en Normandie. Quatre ans après, la veuve Onfroy avait eu la sagesse de ne donner que la nu-proprété, et elle dut à cette précaution de vivre encore quatre ans en bonne intelligence avec son fils, sa bru et sa petite-fille Marie, qui grandissait; elle mourut en 1874, après une longue maladie, et ce fut Céleste qui fut sa garde-malade intelligente et dévouée. Mais cette

pauvre fille, restée seule, les persécutions commencèrent; on la détestait, on la tourmentait, pour 150 francs par an. On prétendit qu'elle était idiote, qu'elle était méchante et dangereuse, qu'elle était capable de mettre le feu; on l'enferma dans une boulangerie qui ne recevait d'air et de lumière que par une baie ouverte sur le toit et sans vitre. La femme Onfroy, sa belle-sœur, et Marie Onfroy, sa nièce, — ô honte! une jeune fille de seize ans! — lui apportaient une nourriture insuffisante et une tâche impossible, et elles la battaient cruellement; sa nièce surtout.

Un jour, la malheureuse prisonnière déchira avec ses dents la corde qui servait de serrure et parvint à s'échapper; les voisins lui donnèrent à manger, la consolèrent, la gardèrent pendant quelques jours; mais Onfroy vint la reprendre et substitua à la corde une serrure solide. En vérité, je n'ai pas le cœur de m'étendre sur ces tortures, qui durèrent deux ans et auxquelles ne purent mettre fin les représentations du maire et du curé. Quand la justice fut avertie, la malheureuse fille, affaiblie, n'osait même plus accuser ses bourreaux; elle commençait par déclarer qu'elle était ainsi séquestrée de son plein gré! N'est-ce pas tout dire? Le jury a rendu un verdict négatif en faveur de la femme Onfroy et de Marie Onfroy; mais le chef de famille a été déclaré coupable de séquestration et condamné à sept ans de travaux forcés. — Passons vite à autre chose!

M. Léon Escudier, directeur du théâtre des Italiens, fut bien étonné, ayant fait annoncer, pour le jour de Noël dernier, une représentation extraordinaire d'*Aïda*, d'entendre vingt-cinq de ses choristes lui chanter, — en chœur, bien entendu, — quelque chose de tout nouveau, comme paroles au moins. Les paroles des chœurs d'opéra ne méritent pas, en général, grande attention, mais celles-ci avaient un sens d'une précision inusitée :

Où, d'après notre engagement,
Nous vous devons tous notre chant,
Mais pour trois jours de la semaine.
Le lundi, le chœur se promène,
Il a gagné son traitement;
Si vous le voulez autrement,
Vous donnerez un supplément.

Cette poésie devient vraisemblable, étant inspirée par un exploit d'huissier, et, nécessairement, traduite de l'italien. M. Léon Escudier soumit la question — et non les vers — au tribunal de commerce, soutenant que si les choristes sont engagés pour jouer les mardis, jeudis et samedis, ils sont obligés, aux termes de leur engagement, « de tenir leur emploi dans tous les théâtres, « salles, salons publics et privés, et de chanter dans « tous les opéras, messes, concerts, oratorios indiqués « par le directeur sans aucune exception. »

La vile prose a triomphé, et le tribunal a rendu un jugement qui condamne les choristes à donner leur concours aux représentations extraordinaires sans supplément de prix, et dit qu'ils y seront contraints à peine de dommages-intérêts! — Chœur mêlé de désespoir et de résignation!

PETIT-JEAN

La gracieuse composition de M. Edmond Morin, à propos du jour de l'an, a inspiré à l'un de nos abonnés les quelques vers suivants que nous sommes heureux de pouvoir insérer.

NOS SOUHAITS A LA NOUVELLE ANNÉE

Soixante-seize est désormais chimère :
Le nouvel an vient de lui succéder.
Qu'apporte-t-il sous son aile? Mystère.
Chacun se plaît à se le demander.

Est-ce la paix, Europe? Est-ce la guerre?
Pour quel espoir sied-il de se garder?
L'horizon noir d'une douce lumière
Va-t-il s'emplier, ou le canon gronder?

Ah! plus de sang ni de cliquetis d'armes!
Plus de martyrs, de vaincus ni de larmes!
Arrière Mars et son bras meurtrier!

Au lieu du fer, que l'heureuse abondance
Jette épis mûrs et fleurs dans la balance,
Et toi, colombe, un rameau d'olivier!

EDMOND SAUTEREAU.

Orléans, 7 janvier 1877.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-ITALIEN : Reprise de *Rigoletto*, opéra en quatre actes, de M. Verdi. — BALS DE L'OPÉRA : Les valse de MM. Olivier Métra et Johann Straus (de Vienne).

Rigoletto vient de faire une rentrée brillante au Théâtre-Italien, où on l'avait perdu de vue, sinon oublié, dans ces dernières et si malheureuses années.

C'est M^{lle} Albani qui remplit le rôle de Gilda; mais je m'empresse de dire que c'est le baryton Pandolfini qui chante celui du bouffon, et qu'on peut lui attribuer une part notable du succès de cette reprise. Et ce *nota bene* n'est peut-être pas superflu.

En effet, pendant les huit ans que M^{me} Patti a bien voulu faire la joie de notre dilettantisme, il s'est créé à Ventadour la détestable habitude de ne plus écouter que les rôles de femme. Toute l'économie des opéras du répertoire s'en trouvait bouleversée. Ce n'était plus la *Traviata*, ou *Lucia*, ou *Don Pasquale* qu'on entendait, mais un concerto pour voix de soprano, accompagné par des voix subalternes et si peu intéressantes qu'elles étaient confondues avec les instruments les plus sourds de l'orchestre.

Il était temps qu'on remit en honneur la partie du baryton et même celles du ténor et de la basse qui, dans *Rigoletto* notamment, sont très-fournies de beaux effets.

Pandolfini avait déjà laissé deviner les ressources de son talent dans *Aïda*, et plus récemment dans *Lucia di Lammermoor*. Mais on ne pouvait encore que deviner la grande allure qu'il donnerait au personnage de *Rigoletto*. Pour notre part, nous ne pourrions citer que Delle Sedie qui (malgré ses faibles moyens) ait su rendre avec autant de maestria la fameuse scène des courtisans et particulièrement l'épisode du mouchoir.

Mais c'est surtout au duo final du troisième acte que Pandolfini a déployé toute sa puissance de tragédien et de chanteur.

Un si beau succès ne pouvait nuire d'ailleurs à celui qui était assuré à M^{lle} Albani. Comme bien vous pensez, la jeune cantatrice, qui débutait il y a quinze jours dans *Lucia*, n'a eu le temps de perdre aucune de ses qualités; et ce que nous en avons dit dans notre dernier feuilleton ne pourrait qu'être répété aujourd'hui, n'était la crainte de fatiguer le lecteur. Notons cependant que le rôle de Gilda, qui abonde en notes aiguës, convient à ravir au gosier métallique de M^{lle} Albani.

Quant au ténor Aramburo, l'homme au magnifique larynx, il est temps de le prévenir qu'il en prend un peu à son aise avec le style, et que s'il apportait un peu plus de soin à la composition de ses rôles, on lui en saurait gré.

La représentation de *Rigoletto* n'en est pas moins la plus satisfaisante que nous ait donnée le Théâtre-Italien depuis qu'il est sorti de sa léthargie.

— Le dernier bal de l'Opéra a présenté un intérêt particulier; aussi (et moyennant quatre-vingt-trois mille francs jetés au guichet) on a vu s'y presser tout Paris-badaud, auquel se mêlait une grande partie de Paris-musicien. Chacun avait apporté sa plus fine paire d'oreilles.

Il paraît, en effet, qu'il y avait sous jeu d'adroits monteurs de cabales qui voulaient exciter l'un contre l'autre les deux chefs d'orchestre, M. Olivier Métra, et M. Johann Strauss (de Vienne.)

Les temps orageux de Glück et de Piccini pouvaient revenir; nous allions peut-être voir deux partis se former et se livrer bataille à coups de belles paroles, en attendant l'argumentation à coups de poing. Les Parisiens sont de bonnes gens, mais ils ont la tête si chaude en carnaval!

Eh bien! tout s'est passé le mieux du monde.

Nous n'avons pas eu la guerre; nous avons assisté à un très-intéressant tournoi entre les deux plus célèbres compositeurs de valse du monde civilisé... par la danse. C'était comme qui eût dit les jeux floraux de la musique légère.

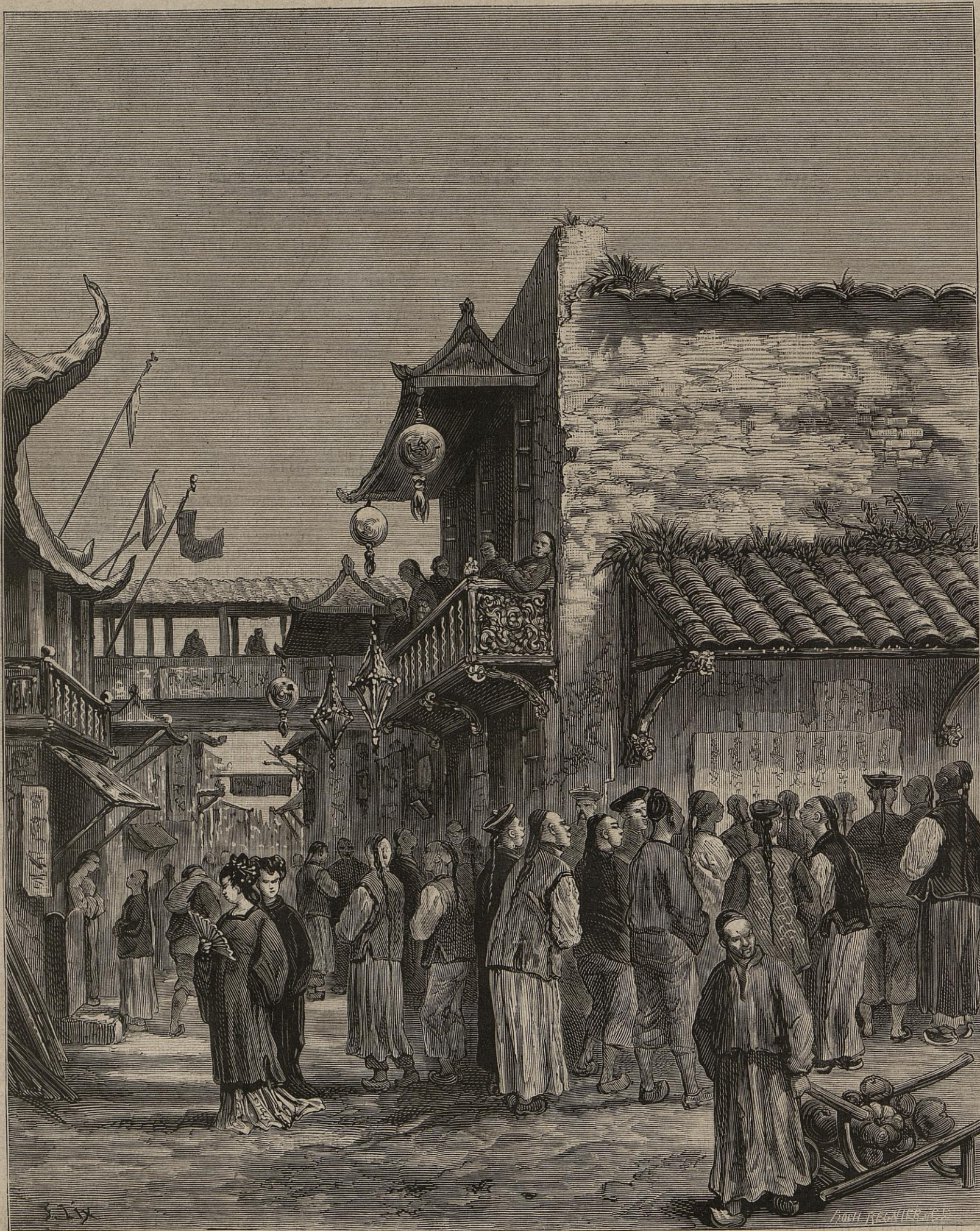
Cependant le public a pris une vive part au débat,

et c'était un spectacle piquant que de voir Pierrot donner une leçon de contre-point à Colombine, ou bien Chicard expliquer à une laitière les beautés d'un *si* naturel qui allait servir de rentrée dans le ton de *mi* ! Car, et je ne sais si c'est là le triomphe

de la musique de danse, on ne dansait guère pendant l'exécution des morceaux les plus importants du programme. La foule s'était figée sous l'estrade des musiciens et écoutait comme au concert.

M. Johann Strauss n'était ni un inconnu, ni un

intrus au milieu de Paris, où ses compositions ont dès longtemps pénétré. On pouvait se souvenir aussi qu'il avait passé parmi nous l'été de la dernière Exposition, faisant entendre son orchestre tous les soirs au Champ-de-Mars. Il a donc été salué avec beau



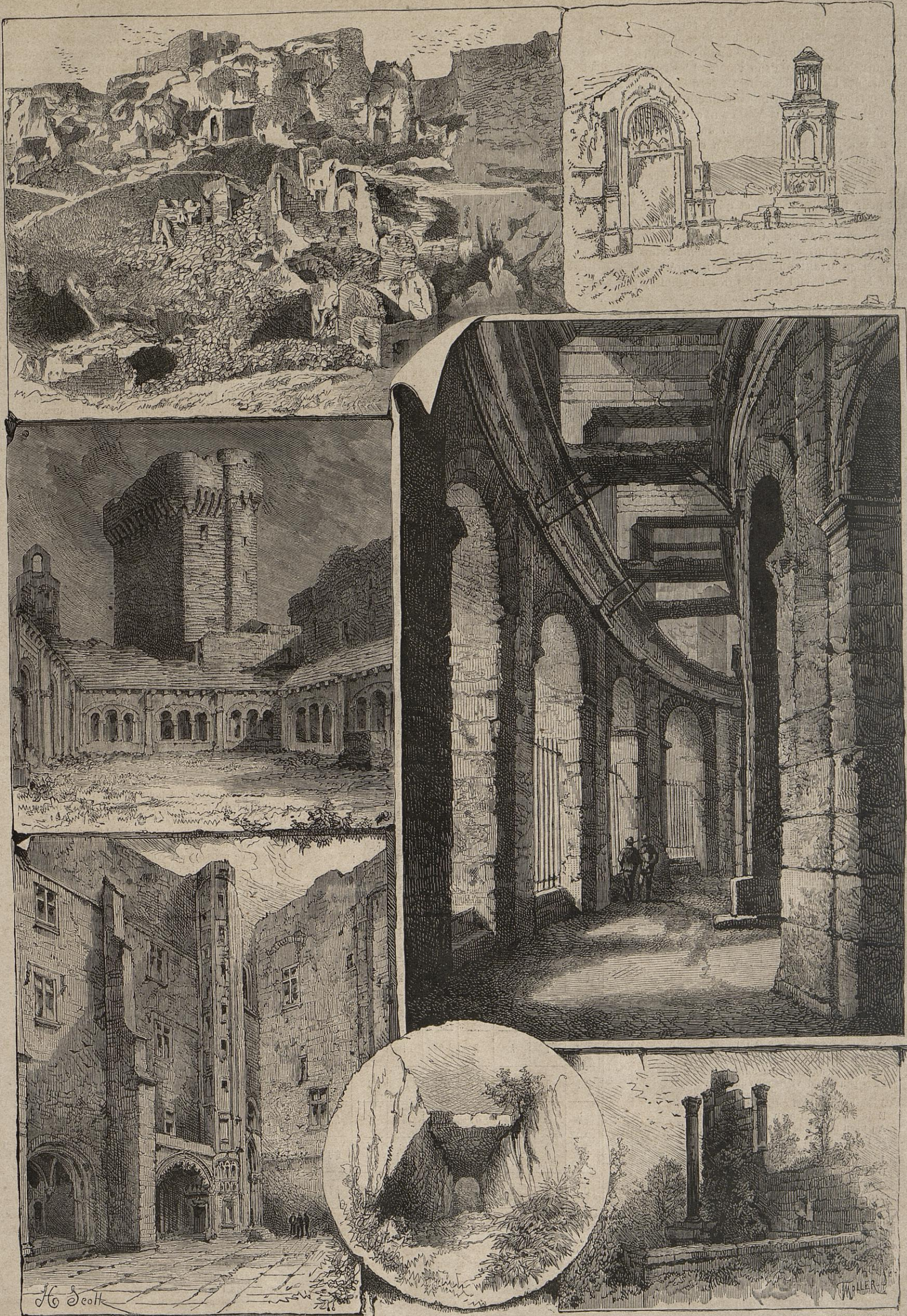
INCIDENT ANGLO-CHINOIS. — Lecture dans une rue de Shanghai de la proclamation de l'empereur du Céleste-Empire, à propos de la convention de Che-Foo. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. L. Frager, notre correspondant.)

coup de courtoisie, à son entrée dans la salle de l'Opéra.

Ces applaudissements empruntaient même un surcroît de chaleur à un sentiment très-honorable qui tenait le public, car on lui avait soufflé

que ces messieurs de l'orchestre voulaient trahir le compositeur étranger, en jouant sa musique *alla sordina*. Le bruit s'en était du moins répandu à la suite de la répétition qui avait eu lieu quelques jours auparavant.

Je n'ai point mission de défendre les cent vingt-trois instrumentistes ainsi incriminés ; mais, après les avoir observés avec beaucoup d'attention, je puis déclarer que leur attitude ne m'a paru en rien suspecte.



Ancienne ville des Baux. Saint-Remy. Château et cloître de Montmajour. Le grand pourtour des arènes d'Arles. Château de Tarascon. Grotte de Cordes. Temple de Verneques.

LA FRANCE PITTORESQUE. — Souvenirs du Congrès archéologique d'Arles. — (Dessin de M. Scott, d'après les croquis de M. Sadoux.)

Tout au plus pourrais-je noter que trois ou quatre d'entre eux, parmi les plus jeunes, se sont amusés à singer le chef dans sa manière un peu excentrique d'attaquer les cordes de son violon. L'assistance a d'ailleurs été témoin de cette farce d'écolier, et a voulu en faire justice en bissant énergiquement la valse du *Beau Danube bleu*. Voilà tout ce qui en a été.

Cependant il faut dire que M. Johann Straus, après nous avoir fait entendre son célèbre *Danube bleu* et une autre valse intitulée *le Sang viennois*, ne nous a plus offert que les déchets de son répertoire. Qu'est-ce, par exemple, qu'une prétendue polka, ayant pour titre *Bavardage*, et qui n'est, en effet, qu'un papillotage de notes oiseuses? Nous n'y avons point reconnu l'auteur d'*Annen-Polka*, morceau célèbre depuis vingt ans, et qui a même relevé le genre, en prouvant qu'un artiste inspiré pouvait anoblir le plus trivial de tous les rythmes, par une lueur de poésie et de sentiment.

M. Strauss a eu encore contre lui la manière discrète dont sa musique est orchestrée, et qui ne répond pas aux exigences acoustiques d'un grand local. C'est même cela qui a égaré quelques amateurs peu instruits dans ces matières spéciales, et leur a fait croire que les instrumentistes se refusaient à donner du son.

Là-dessus est arrivé M. Olivier Métra, le populaire auteur des *Roses*, du *Tour du Monde* et de tant d'autres compositions originales.

Sa valse, intitulée la *Vague*, a tout emporté! C'est un morceau d'une heureuse conception, d'ailleurs, développé avec une grande habileté de mains, et qui n'appartient pas à l'art frivole, encore qu'il ait les qualités pratiques exigées par les danseurs. La phrase du début, surtout, a une ampleur tout à fait magistrale; on la dirait écrite pour une voix de contralto, et il serait facile, en y accrochant des paroles, d'en faire la plus ravissante des romances. Attaquée par la masse des violons, sur la quatrième corde, elle est d'un irrésistible effet.

Et puis, M. Métra ne craint pas d'user du trombone dans les passages de force. Il remplit l'immense vaisseau de l'Opéra, et, peut-être, en transperce-t-il les murs.

Pendant toute la nuit de samedi, je me suis figuré, en effet, que l'Apollon d'Aimé Millet (sur son toit perché) avait dû sentir des fourmis de bronze lui monter le long des mollets, — ALBERT DE LASALLE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

AVIS IMPORTANT

Les solutions et envois de problèmes doivent être adressés, directement et affranchis, dans la huitaine, à M. P.-L.-B. SABEL,

Boulevard Magenta, 150, Paris.

PROBLÈMES

XXIII — TROIS MOTS DOUBLEMENT CARRÉS

En deux quatrains et une boutade de sept vers à rime unique

Nous ne pensons jamais à toi,
Nous habitants de la grand'ville;
Mais au village, sur ma foi,
Sans pont, tu deviens plus qu'utile.

Je suis grand chef en la Turquie
Et je dois conduire au combat,
Au péril même de ma vie,
Et l'officier et le soldat.

J'ai pour principale valeur
D'éviter à mon voyageur
De voir assis à l'extérieur
Son très-fidèle serviteur;
Alors que lui, son supérieur,
N'a pour vue, en mon intérieur,
Que celle de son... postérieur!

XXIV — SIMPLE QUESTION

(Envoi de Bibi et Mimi, à M...)

Quels sont les trois nombres premiers dont la somme, plus la somme de leurs carrés, plus la somme de leurs cubes, donne le millésime de la dernière année?

XXV — MOTS CARRÉS
(Envoi de Bibi et Mimi, à M...)

Hier, on célébrait mon dernier.
Des invités, les uns aux cartes
Faisaient circuler mon premier;
D'autres, laissant gâteaux et tartes,
De mon troisième, sans façon,
P us loin aspiraient la fumée.
Un poète à voix enrhumée
Ayant invoqué mon second,
Accoucha d'un épithalame;
Et plus loin une vieille dame,
Au milieu d'un cercle indulgent,
Avec une chaleur extrême,
Commentait ces mots du roi Jean
Quand il revit mon quatrième :
« Ah! si jamais la bonne foi
« Devenait un meuble inutile,
« Elle trouverait un asile
« En France, dans le cœur du roi! »

XXVI — CARRÉS MAGIQUES

- 1° Qu'est-ce qu'un carré dit magique?
- 2° Quelle est la somme que doit donner l'addition de tous les chiffres portés sur les deux grandes diagonales, les trois horizontales et les trois verticales, dans le carré magique des neuf premiers nombres, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9?
- 3° Quelles sont les méthodes les plus promptes pour trouver cette somme?
- 4° Les neuf chiffres ci-dessus étant disposés comme suit, envoyer la figure que donnera la réunion par des lignes droites de tous les chiffres pouvant former la somme à chercher.
- 5° Convertir le diagramme ci-contre en autant de carrés magiques qu'il est possible de le transformer.
- 6° Enfin, le diagramme ci-contre étant converti en carré magique, envoyer la figure que donnera la réunion par des lignes droites de tous les chiffres pouvant former la somme à chercher.

1	2	3
4	5	6
7	8	9

XXVII — MOTS EN LOSANGE

Auriez-vous près de vous toute la Faculté,
Sans moi vous ne pourriez posséder la santé.
Il est, parmi les siens, de la plus grande espèce;
Mais, privé de venin... c'est autrement qu'il blesse.
Le vin, l'huile, la poudre et mille autres produits
En mon corps redondant sont constamment conduits.
Est-il, sur cette terre, une meilleure bête,
Quoiqu'ayant bien parfois assez mauvaise tête?
Si je n'existais pas, il faudrait, cher lecteur,
Dire adieu pour toujours à la joie, au bonheur!

XXVIII. POLYGRAPHIE DU ROI DES ÉCHECS (a)

(Dessin de M. H. Poullain)

Un Bastion

CR	EV	SS	ES	RT	IS	NC	ES
SE	E	I	P	A	A	N	TE
ED	I	A	R	C	I	U	RE
AN	C	N	M	TE	Q	C	UL
EV	D	T	DI	RL	N	T	AN
LE	O	T	N	E	A	S	QU
UO	N	U	I	C	I	EJ	AV
SQ	UR	JO	LO	OU	RT	CE	AN

ÉNIGME

EXPLICATIONS

(a) Le Roi des Echecs ne peut faire qu'un seul pas, c'est-à-dire n'aller qu'à une case voisine, mais tout

aussi bien dans les trois sens, horizontalement, verticalement et diagonalement; ainsi (voir le tableau du 9 décembre 1876), placé à 28, il peut aller indifféremment sur l'une des huit cases qui l'entourent : 19, 20, 21, 29, 37, 36, 33, 27.

P.-L.-B. SABEL.

POUR TOUS LES FROMAGERS

DE FRANCE

EXTRAIT DE PRÉSURE DANOIS

(7 Médailles en 1876)

M. Louis BOLL, 196, rue de Rivoli, à Paris

Seul Dépositaire des brevets pour la France

La Société centrale d'agriculture du département du Cantal vient de publier son rapport semestriel. La question de la présure du D^r Hansen, dont nous avons souvent entretenu les lecteurs du *Monde illustré*, s'y trouve traitée avec tous les développements qui peuvent au plus haut point intéresser l'industrie fromagère en France.

Après avoir rappelé que plusieurs expériences de la présure du D^r Hansen, livrées à l'initiative privée, n'avaient, quoique satisfaisantes, fourni que des résultats trop peu concordants, le bulletin donne les détails précis d'un essai décisif de ce produit. Cet essai, qui a eu lieu sous les yeux de la Société elle-même, a été dirigé et surveillé par M. Altier; il a permis de constater d'une façon mathématique : 1° que l'emploi de la présure Hansen augmente la quantité de fromage de 3 1/2 pour 100; 2° que les résidus du fromage ne perdent pas de leur valeur; que le petit lait garde sa qualité et le beurre sa quantité; 3° qu'il en résulte une économie de moitié dans la fabrication, comparativement à ce que coûte l'emploi de la présure ordinaire. En outre, la Société a acquis la certitude que les fromages fabriqués cette année avec de la présure Hansen ont tous été reconnus de bonne qualité par le commerce, juge souverain en pareille matière; et son bulletin insiste sur ce fait que la même présure, liquide incorruptible, presque alcoolique, a tous les avantages, pour une conservation entière et parfaite, sur des substances animales qui s'altèrent facilement et donnent souvent un mauvais goût au fromage, ce qui n'est pas rare, dans le Cantal principalement.

Le bulletin, rendant compte ensuite de la séance de la Société du 26 août 1876, publie le discours prononcé par M. de Parieu, ancien ministre, qui la présidait, et dans lequel il dit exactement : « M. Truchot nous a rendu un autre service en joignant à ses conseils « pour nous un échantillon de la présure danoise, dont « le mérite nous était depuis quelque temps vanté, « mais que nous avons pu éprouver avec encourage- « ment et espérance d'avenir. » Ces quelques mots justement sympathiques pour une invention d'un incontestable mérite, comme celle du D^r Hansen, ne faisaient que précéder le rapport très-complet de M. Altier, lu dans la même séance et ayant trait à des expériences faites au moyen de la présure danoise. Voici dans quels termes ce rapport est conçu, et quelle résolution la Société, à la suite de cette lecture, a cru devoir prendre :

La présure danoise, qui est liquide et qui ressemble à du vin clarifié, a les avantages suivants :

- 1° Elle a un goût agréable et se conserve presque indéfiniment, tout en gardant sa même force;
- 2° Il en faut une très-petite quantité, puisque deux centilitres de ce liquide suffisent pour faire coaguler 100 litres de lait;
- 3° Elle produit une plus grande quantité de tôme;
- 4° Elle donne un bon goût à la tôme et au petit lait; ce dernier est généralement d'un beau vert tendre;
- 5° Elle est des plus faciles à employer, et il suffit que le vacher voie opérer une fois pour qu'il sache s'en servir.

En résumant toutes ces expériences, voilà à peu près le résultat moyen : Pour bien cailler 100 litres de lait à une température moyenne de 28 degrés centigrades, il faut 2 centilitres ou 2 centilitres 1/2, soit 20 ou 25 centimètres cubes. Deux petites cuillerées à soupe ou deux petites cuillerées et demie représentent à peu près la contenance indiquée plus haut. Si la température du lait est inférieure à 24 degrés centigrades, on peut compléter les trois petites cuillerées, c'est-à-dire pousser la dose de présure jusqu'à trois centilitres, dose qui, pour tous les cas, semble être le terme extrême pour coaguler 100 litres de lait. Suivant les circonstances, le lait met de trente-cinq à cinquante minutes pour se coaguler complètement.

La tôme obtenue est plus blanche que la tôme ordinaire.

La présure danoise donne en moyenne, par 100 litres de lait, de 7 à 900 grammes de caséum de plus que la présure ordinaire, et quelquefois, suivant les cas, ce chiffre peut dépasser un kilogramme. La fermentation s'opère aussi bien dans ces tômes que dans les autres. Enfin, des pièces qui sont faites depuis trois mois ont été sondées, et on leur a trouvé un goût des plus agréables. Plusieurs ont été déjà vendues, et les acheteurs ont paru les apprécier de préférence aux autres. Le

rapport a été écouté avec le plus vif intérêt. La Société autorise le bu. eau à faire toutes les dépenses nécessaires pour vulgariser la présure du Dr Hansen.

A cet effet, le bureau de la Société s'est préoccupé des moyens de mettre l'extrait de présure du Dr Hansen à la portée de la fabrication. Elle facilitera donc, autant qu'elle le pourra, la création de dépôts de ce produit dans chaque canton et auprès de chaque comice intéressés. Dans beaucoup de départements en France il y a déjà des dépôts qui ont commencé à envoyer des commandes considérables.

Par exemple, la Société départementale d'agriculture du Doubs, qui, dans le courant du mois d'août dernier, après en avoir constaté les bons effets, a déjà décerné à M. Louis Boll une médaille d'argent grand module, vient de nommer une commission chargée de continuer les essais de cette présure, afin de la vulgariser dans le département du Doubs.

Toutes les demandes doivent être adressées à M. Louis Boll, 196, RUE DE RIVOLI, A PARIS, qui est le seul dépositaire des brevets du Dr Hansen pour toute la France. Le prix de la présure est de 3 francs le litre.

Demandez également à M. Louis Boll du colorant pour fromage à 4 fr. 50 le litre; du colorant pour beurre à 8 fr. le litre, de même provenance.

Foreur du carnaval: *Truite aux perles! Radis roses, Cœur d'artichaut, Peau de satin polkas, Jules-Klein-quadrille*

Nous recommandons à nos lectrices l'huile de Macassar, un produit dont le succès ne s'est jamais démenti. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure. L'huile de Macassar arrête la chute des cheveux, et offre encore cet avantage de prévenir la décoloration des cheveux. Demander le Rowland's Macassar Oil à Londres, Hatton Garden, 20; à Paris, chez H. Waltersfield Lamar, 22, rue du Quatre-Septembre, et chez les parfumeurs de France.

Se défier des produits vendus sous le nom de Rowland's. Les flacons d'huile de Macassar sont recouverts de la signature: A. Rowland and sons, en encre rouge.

Le savon satin est une création récente de la parfumerie du monde élégant, maison Delettrez, 54 et 56, rue Richer. Ce savon a un parfum exquis; sa finesse est extrême, et il laisse à la peau un velouté qui lui a valu son nom gracieux de *savon satin*.

Les hautes récompenses obtenues à l'Exposition de Philadelphie par la maison Delettrez sont un succès éclatant et attestent la supériorité de ses produits.

Déjà la vogue la plus soutenue a accompagné les cosmétiques que l'on nomme: le lait de cacao pour la beauté du teint; l'eau de Cologne du grand cordon, surnommée la maréchale de toutes les eaux de toilette; le cold-cream au lys des vallées, le savon des boudoirs et les produits à l'opopanax qui ont une saveur particulière et très-aristocratique.

La maison Delettrez a atteint le sommet dans l'art de la parfumerie.

La crème Simon est un produit spécial qui, par son usage journalier, préserve la peau de toutes les gerçures; en même temps, elle la blanchit et la pénètre d'un agréable parfum.

Nous ne saurions trop recommander l'usage de la crème Simon; c'est ce que la parfumerie moderne a produit de plus hygiénique. Son succès est très-grand, sans doute, mais doit le devenir plus encore quand il sera complètement connu.

La crème Simon est infaillible pour la guérison des engelures. On la trouve chez tous les bons parfumeurs et au dépôt, à Paris, rue Beautreillis, 23; à Lyon, chez l'inventeur, M. Simon, pharmacien, rue de Lyon, 83.

JOHANN STRAUSS
EN VENTE AU MÉNESTREL

2 bis, rue Vivienne.

Polkas et Galops, Mazurkas. — Prix: 5 fr.

Pizzicato. — Polkas des Masques. — Fantaisie de poète. — Polka du Fou. — Hommage à Vienne. — Express-Polka.

— Dans la Forêt. — La Foudre et les Éclairs. — La Néva. — Polka des Sylphes. — Le Posillon d'amour. — Vif argent. — Feu dévorant, etc. — Mazurkas: Hommages aux aïeux. — Plaisanterie. — Ville et Campagne. — Sympathie. — Pata Morgana. — Souvenirs de la Patrie.

RÉPERTOIRE DES BALS 1877 DE L'OPÉRA

Valses à 2 et 4 mains. — Prix: 6 fr. et 9 fr.

Le beau Danube bleu. — Les Mille et une Nuits. — Le Sing viennois. — Les Feuilles du matin. — La Vie d'artiste. — Les Bonbons de Vienne. — Télégramme. — Bella Italia. — Les Joies de la vie. — Nouvelle Vienne. — Aimer, Chaner. — Légendes de la Forêt. — L'Echo des Montagnes. — La Renommée. — Joyeux étudiants. — Intimité. — Illustrations. — Bals de la Cour, etc.

Œuvres choisies de JOHANN, JOSEPH et EDOUARD STRAUSS, de Vienne, en 3 vol. in-8°, avec portraits. Prix net de chaque volume de 20 morceaux: 10 fr. — Expédition franco.

EAU D'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — Consulter les Médecins.

RÉGÉNÉRATEUR
DES CHEVEUX DE
M^{ME} S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. — Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. — Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, Paris.



CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.

CHARBONNIER, fab., r. St-Honoré, 376. Assomptio.

ANGLAIS MÉTHODE ROBERTSON. Cours et leçons. Six cours dans la journée pour les enfants. H. HAMILTON, 8, rue Chabanaï.

MÉDAILLE D'ARGENT et de bronze, Diplôme de MÉRITE. Expositions
ALCOOL DE MENTHE DE RICQLÈS
TRENTÉ-CINQ ANS de succès, merveilleux pour la digestion, rafraîchit la bouche et réchauffe l'estomac, dissipe manie de tête et de nerfs, excellent aussi pour la toilette. Lyon, 9, cours d'Herbouville. — PARIS, 41, rue Richer, et chez les pharmaciens, épiciers, parfumeurs, etc.

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE SIROP végétal aut.
Depuis 50 ans soulage instantanément, éloigne et guérit accès de GOUTTE et RHUMATISMES. T^{tes} pharmacies.
Dépôt général 4, rue de l'Échiquier, Paris. Mémoire médical gris et fo.

CACHEMIRE DE L'INDE d^r Robes, seul dépôt en Europe l'Union des Indes, 1, r. Auber.

La Vie prolongée. LE FER BRAVAIS (FER D A Y E) guérit radicalement: Anémie, Chlorose, Débilité, Consumption, Faiblesse. 13, r. Lafayette et pharm. Broch. 1^o.

CORDIAL S^T-DENIS
ou LIQUEUR DE SANTÉ
C'est un Stimulant ou Réconfortant qui réveille l'appétit, favorise la digestion, relève les défaillances physiques ou morales; constituant en un mot la plus EXQUISE et à la fois LA PLUS SAINTE DES LIQUEURS DE TABLE. — Un verre à liqueur après chaque repas. — DÉTAIL dans toutes les villes.
GROS: COMPAGNIE CENTRALE DE FRANCE, rue de Jouy, 7, Paris

VIANDE ET QUINA
L'Aliment uni au plus précieux des toniques.
VIN AROUD AU QUINA
Et à tous les principes nutritifs solubles de la VIANDE LE FORTIFIANT PAR EXCELLENCE
DES PHTHISQUES, ANÉMIQUES, ENFANTS DÉBILES, Convalescents, Vieillards, Personnes délicates.
5 fr. — Phie AROUD, à Lyon, et toutes Phies.

SURDITE BRUITS Doct^r GUÉRIN, R. Valois, 17, Paris 1^h à 2^h. — Pas d'opération. — Traite aussi par correspondance. — Guide du Traitement, 2 fr.

Plus de **TÊTES CHAUVES!** Découvert de sans précédent! REPousse CERTAINE et ARRÊT des chutes (à forfait). Env. gratis renseignements et preuves. On jugera. — MALLERON, 110, r. Rivoli, Paris.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS
(7^e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris.
Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions.
DIRECTEUR: C. H. DUVAL, OFFICIER RETRAITÉ
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers. Parait chaque dimanche. — Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS: Paris et Départements 3 FR. PAR AN
Abonnement d'essai: 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE un beau PORTEFEUILLE FINANCIER avec un Traité de Bourse de 200 pages.

A PARTIR DU 1^{er} FÉVRIER
Les Bureaux du
CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
ET DE SON JOURNAL
Le Moniteur des Tirages Financiers
QUI SONT ACTUELLEMENT RUE RICHELIEU, 104
SERONT TRANSFÉRÉS DANS L'IMMEUBLE DE LA SOCIÉTÉ
Rue Le Peletier, N^o 16

EAU DE ZÉNOBIE SEULE PARFAITE P^r RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX, Reguin, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, THOREL, 17, r. de Bucy; FAY, 9, r. de la Paix.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJ^{on}, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 6 fevr. 1877, de: **HOTEL** rue DUMONT-D'URVILLE, 26, avec plafonds peints, écuries et remise. — Contenance: 374 m. 19 c.

TERRAIN de 602 m. à l'angle des rues PAUQUET et DUMONT-D'URVILLE, n^o 28. Les deux lots pourront être réunis.

Mises à prix: Hôtel, 275,000 fr.; Terrain, 150,000 fr. S'adr. à Me Robert, notaire à Paris, 24, boulevard Saint-Denis, qui délivrera des permis de visiter.

VILLE DE PARIS

ADJUDICATION, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 6 février 1877, midi, de:

1^o QUATRE TERRAINS, av. Daumesnil, r. des 4-Cheminis et r. du Trou-à-Sable. 1^{er} lot. Cont. 313 m. — Mise à prix (20 f. le m.): 6,300 f. 2^e lot. Cont. 315 m. — Mise à prix (10 f. le m.): 3,150 f. 3^e lot. Cont. 322 m 64 — M. à pr. (10 f. le m.): 3,226 f. 4^o lot. Cont. 1,220 m 92. — Mise à prix: 17,422 f. 50 Après l'adj., les 3 premiers lots pourront être réunis.

2^o TERRAIN rue du Poteau, à l'angle de la r. Championnet. — Conten. 242 m 14. Mise à prix (30 fr. le mètre): 7,264 fr. 20.

3^o TERRAIN aven. Daumesnil, à l'angle de la r. Miche-Bizot. — Contenance: 285 m 25. — Mise à prix (16 fr. le mètre): 4,564 f.

4^o TERRAIN av. de la Bourdonnaye, entre les r. de l'Université et Montessuy. Cont. 609 m 11. — Mise à prix (20 f. le m.): 12,182 f. 20 Ser aux not.: Me J.-E. Delapalme, r. Auber, 14, et Mahot-Delaquerantonnais, r. la Paix, 5, dép. de Vench.

MAISON à PARIS, rue TROYON, n^o 5, A ADJUGER, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 6 février 1877. Revenu net: 5,700 fr. — Mise à prix: 70,000 fr. S'adr. à Me MICHELEZ, notaire, r. St-Ferdinand, 10.

MAISON A PARIS RUE NEUVE-COQUENARD, 2. A VENDRE, même sur une enchère, en la chambre des notaires, le mardi 23 janvier 1877. Du au Crédit foncier: 36,357 fr. 27 c. Revenu: 9,681 fr. 40. — M. à prix baissée: 80,000 fr. S'adr. à Me BERTRAND-MAILLEFER, n^o r. du Havre, 10.

Étude de Me BENOIST, avoué à Paris, avenue de l'Opéra, n^o 4. VENTE, sur surenchère du sixième, en l'audience des saisies immobilières du Tribunal civil de la Seine, le jeudi 8 février 1877, à deux heures de relevée, d'une

MAISON ENTRE COUR A S^T-MANDÉ ET JARDIN Grande-Rue, n^o 9. — Le tout d'une contenance de 1,769 mètres 30 cent. environ. Mise à prix: 70,060 fr. S'adresser à Mes BENOIST, Lamy et Deherpe, avoués, et à Me Leclère, notaire à Paris.

ADJ^{on}, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 23 janvier 1877, d'UNE **MAISON** à PARIS, rue Saint-Martin, n^o 209 (angle de la r. Grenier St-Lazare, 35) Revenu brut: 11,310 fr. — Mise à prix: 155,000 fr. S'adr. à Me TANSARD, not., r. Grenier-St-Lazare, 5.

INAUGURATION
du monument de
PIERRE LAROUSSE

Mercredi, 3 janvier, a eu lieu, au cimetière de Montparnasse, l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Pierre Larousse, auteur du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Le tombeau, qui fait le plus grand honneur à son architecte, M. Vaudremer, se compose d'un sarcophage surmonté d'une pyramide quadrangulaire, couronnée elle-même du buste en bronze de P. Larousse, œuvre remarquable du regretté Perraud.

Les collaborateurs de P. Larousse, les employés de son imprimerie, le maire



PARIS. — Inauguration, dans le cimetière du Montparnasse, du tombeau de M. Pierre Larousse.
(Croquis de M. Sadoux.)

et plusieurs conseillers municipaux de Coucy, sa ville natale, assistaient la famille dans cette pieuse cérémonie.

Plusieurs membres de la Société des gens de lettres et des représentants de la presse avaient tenu à honneur de s'associer à ce suprême hommage de reconnaissance et d'affection.

Plusieurs discours ont été prononcés : par M. Boissière, doyen des collaborateurs du Grand Dictionnaire; par M. Boutmy, au nom des ouvriers typographes, et par M. Amand Fauré, membre de la Société des gens de lettres.

Nous avons publié le portrait de M. Pierre Larousse, lors de sa mort, dans notre numéro du 16 janvier 1875.



HORTICULTURE — BASSE-COUR
JOURNAL LA MAISON DE CAMPAGNE
(DIX-HUITIÈME ANNÉE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTEMENT. — SOINS A DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABELLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES. — RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Parait tous les 15 jours : 16 pages et plusieurs gravures sur bois par numéro. Un an, SEIZE FRANCS.

DOUZE MAGNIFIQUES AQUARELLES par an, de plans de jardins, de villas, de basses-cours, etc. etc.
TROIS PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1877, RENDUES A DOMICILE FRANCO DE PORT
1^o Mois d'octobre, novembre, et de décembre, gratuitement; 2^o un joli couteau de jardinage à 3 lames : écussonnoir, greffoir et serpette, ou au choix, un joli sécateur en acier poli, pour dames; 3^o 15 paquets de graines de fleurs ou de légumes nouveaux. — Envoyer un mandat-poste de 16 fr. (plus un franc pour le port des primes) à M. Edouard Le Fort, Directeur du Journal, 233, r. du Faubourg-St-Honoré, à Paris. — (Pour les États de l'Europe, 18 francs.)
Prière d'indiquer, en adressant l'abonnement, dans quel journal on a lu cette annonce.

ger; L. de Croze; Fresco, de Lille; A. Vancouyghem; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; les Amateurs de la Croix-Blanche, à Balan.

Dans les autres solutions adressées, la variante principale n'est pas mentionnée ou est inexacte.

Nous recommandons particulièrement les *Déjeuners du Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners de la Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

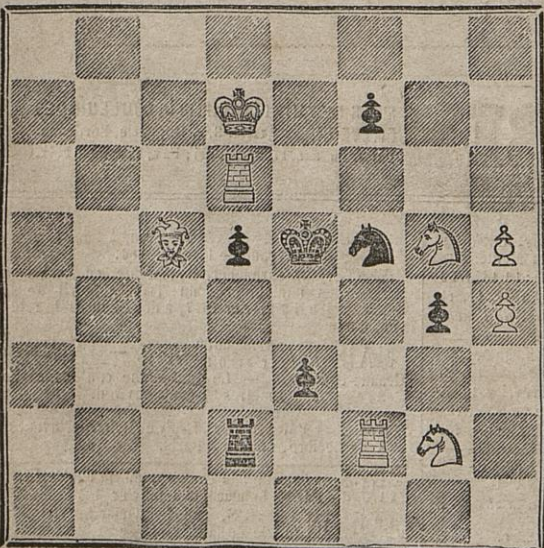
Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 640

COMPOSÉ PAR M. J. G. CAMPBELL

English chess Problems.



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 637.

- | | |
|---------------------------|----------------|
| 1. C pr. PR | 1. T pr. T (A) |
| 2. C 4 CR | 2. C 2 FR |
| 3. F 4 FR | 3. P pr. F |
| 4. D pr. PT | 4. F pr. D |
| 5. T pr. C | 5. ad libitum |
| 6. T pr. P, échec et mat. | |

(A)

- | | |
|-----------------------------------|--------------------|
| 2. C pr. T | 1. PCR pr. P |
| 3. R prend | 2. P fait D, échec |
| 4. T pr. PD, échec | 3. F 1 FD (1) |
| 5. C 3 R, échec | 4. R pr. T |
| 6. D 8 R ou pr. PD, échec et mat. | 5. R 3 R ou 5 D |

Cette belle solution n'est malheureusement pas unique. Il en existe une beaucoup plus simple, commençant par T 4 C, échec, suivi de D pr. F.

Donnée par MM. F. Signoud; Fresco; A. Vancouyghem; docteur Michalski; L. de Croze; Darthou; café de la Rotonde, à Limoges; C. Launoy; J. Germain; le café Central, à Péronne; le cercle de Château-la-Vallière; Kassioiph; Misselieux; Duchesne; le café Dumas, à Privas.

Autre solution juste du problème n° 636 : M. G. Faure. Problème n° 635 : MM. Fresco; J. Germain.

Solution du problème n° 638.

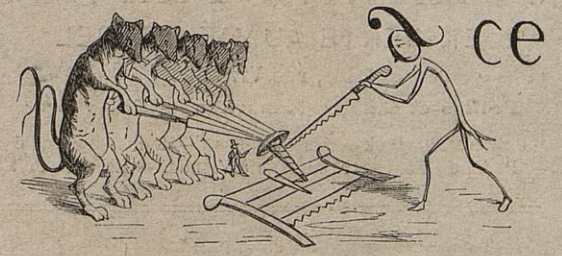
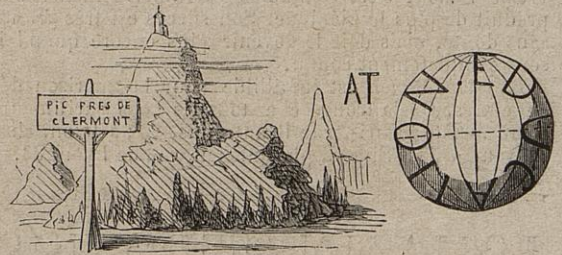
- | | |
|--------------------------------|----------------|
| 1. C 6 FR | 1. T pr. PD A) |
| 2. D 8 TD | 2. T pr. PR |
| 3. D 8 TR | 3. T ad lib. |
| 4. C 4 R ou 5 D, échec et mat. | |

(A)

- | | |
|------------------------------|--------------|
| 2. C pr. T, échec | 1. T pr. C |
| 3. D 7 ou 8 D, échec | 2. R pr. P |
| 4. D 2 ou 6 D, échec et mat. | 3. R ad lib. |

Solutions justes : MM. F. Signoud; Kassioiph; Ed. Le-

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Parisiens, c'en est fait! la butte des Moulins sous peu sera rasée.

Solutions justes du dernier rébus : G. Brissard, à Orléans; café Gaulier, à Cadillac; Ko-l'hon-Bô, café Roulet, à Saint-Vallier; l'OEdipe de l'estaminet Florisson, à Morlaix; un abonné du café de la Bourse, à Châlons-sur-Marne; le cénacle du Louvre, à Aix; Rick, à Colombes.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.